

MIRANDA JAMES

*Le Chat du bibliothécaire*  
**ARSENIC ET VIEUX BOUQUINS**





# **ARSENIC ET VIEUX BOUQUINS**

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

LE CHAT DU BIBLIOTHÉCAIRE

- 1 – Succès mortel
- 2 – Inventaire fatal
- 3 – Théâtre macabre
- 4 – Sinistre réputation
- 5 – Admiration funeste

MIRANDA JAMES



*Le Chat du bibliothécaire*

**ARSENIC  
ET VIEUX BOUQUINS**

suivi de

**QUAND CHARLIE  
RENCONTRE DIESEL**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Le Pennec*



*Titres originaux*  
ARSENIC AND OLD BOOKS  
WHEN CHARLIE MET DIESEL

*Éditeur original*  
The Berkley Publishing Group,  
published by the Penguin Group (USA) LLC, New York

© Dean James, 2015

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2023

Je regardai ma montre, puis jetai un coup d'œil à l'horloge de mon ordinateur. Les deux m'indiquaient qu'il était 13 h 07. Résistant à l'envie de me lever pour faire les cent pas dans mon bureau aux archives, je pivotai sur mon fauteuil pour contempler le grand félin qui lézardait sur le rebord de la fenêtre derrière moi.

Comme s'il avait senti mon regard, Diesel se mit à bâiller en s'étirant. Il miaula et roula sur le flanc, le cou tordu de sorte qu'il me regardait presque à l'envers. Il gazouilla à deux reprises, comme pour me demander : « Pourquoi tu t'agites comme ça, Charlie ? »

— La maire m'avait dit qu'elle serait là à 13 heures. Elle est en retard. Tu sais que c'est le genre de choses qui m'agace, expliquai-je à mon compagnon. Je suis curieux d'en savoir plus sur ces documents familiaux dont elle veut me parler. Les Long nous ayant déjà fait don d'une telle collection d'ouvrages, je me demande bien ce qu'ils avaient conservé pour eux.

Diesel se mit à lécher tranquillement sa patte avant droite.

— Ça n'attise peut-être pas ta curiosité, mais la mienne, si. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un

d'aussi important que Lucinda Beckwith Long demande à me consulter.

J'entendis un toussotement qui ne provenait pas de Diesel.

— Excusez-moi. Vous êtes M. Harris ?

Je me retournai vers la porte et sentis le rouge me monter aux joues. La maire se tenait sur le seuil, l'air hésitante.

Je me levai et contournai le bureau pour la saluer.

— Oui, en personne, madame la maire. Je vous en prie, entrez. J'étais... eh bien, j'étais en train de parler à mon chat. Une habitude que j'ai prise avec le temps.

Mme Long hocha la tête et me tendit la main.

— Je comprends tout à fait. Mon mari et moi possédons trois caniches, et nous faisons de même.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dis-je en désignant le siège face à mon bureau.

Mme Long s'avança, serrant entre ses doigts un sac en toile et un sac à main en cuir noir.

Elle déposa celui-ci par terre et s'assit. Vêtue d'un élégant tailleur carmin et d'un chemisier de soie blanche ainsi que d'une écharpe colorée, elle avait fière allure et semblait prête à parler affaires.

J'avais déjà vu la maire lors de plusieurs événements publics, mais jamais d'aussi près. Elle était plus petite que je ne l'avais imaginé. Sans les hauts talons aiguilles qu'elle portait à ces occasions, elle faisait à peine plus d'un mètre soixante. Malgré sa soixantaine bien entamée, il émanait d'elle une belle énergie, comme s'il lui

était impossible de se réfréner. J'entendis distinctement les claquements répétés de sa chaussure sur le parquet. Je songeai que les édiles devaient mener une vie trépidante ; même la maire d'une petite ville comme Athena dans le Mississippi.

Mme Long parut me jauger tandis que j'attendais qu'elle prenne la parole. Diesel descendit de son perchoir et contourna le bureau à pas feutrés pour s'approcher d'elle. Il renifla ses sacs avant d'essayer de passer la tête à l'intérieur du tote bag. La maire repoussa doucement sa tête.

— Non, non, minet. Ce qui se trouve là-dedans est trop vieux pour que tu joues avec.

Mon compagnon leva les yeux vers elle et gazouilla, comme pour demander : « Êtes-vous sûre ? »

Mme Long sourit.

— Il a l'air de comprendre mes propos, comme nos chiens.

— Il est très intelligent, répondis-je. Et extrêmement curieux.

Pendant que je parlais, Diesel avait tendu une patte vers le tote bag.

— Non, Diesel. Arrête !

Il tourna vers moi un regard de reproche. Il se redressa, fit le tour du siège de Mme Long, puis retourna se percher sur le rebord de la fenêtre.

— On dirait qu'il sait reconnaître un refus, commenta en riant Mme Long. Nos chiens ne sont pas toujours aussi obéissants.

— Lui non plus, avouai-je. Ça dépend de son humeur.

J'attendis encore quelques instants qu'elle prenne la parole. Voyant qu'elle n'en faisait rien, je décidai de l'interroger sur la raison de sa visite.

— J'ai cru comprendre que vous souhaitiez me consulter à propos d'archives familiales ?

Mme Long reprit le tote bag pour le poser sur ses genoux. Elle en sortit une large enveloppe kraft qu'elle déposa sur mon bureau. Je captai de légers effluves de renfermé et de naphtaline.

— Ceci contient l'un des tomes du journal intime de Rachel Afton Long. J'ai perdu le compte, mais c'est une « arrière et quelques » arrière-grand-mère, née aux alentours de 1820 et morte au milieu des années 1890, si je me souviens bien.

Je contemplai l'enveloppe, saisi d'une excitation grandissante à l'idée d'examiner un document aussi ancien.

— Combien de volumes de son journal subsistait-il ? J'ouvris un tiroir pour y piocher une paire de gants en coton. Je m'apprêtais à manipuler un ouvrage vieux de plus d'un siècle ; il convenait d'être précautionneux.

— Quatre, répondit Mme Long. Je les ai parcourus, mais je trouve l'écriture difficile à déchiffrer. D'après ce que j'ai compris, cela dit, elle aurait entamé son journal quelques années avant d'épouser l'ancêtre de mon mari. Le dernier tome s'arrête aux alentours de 1875.

» Mais je n'en suis pas tout à fait certaine, admit-elle dans un haussement d'épaules. C'est écrit en pattes de mouches, et la lecture attentive d'une seule et unique page a suffi à me donner mal à la tête.

— Je vais y jeter un œil, dis-je.

Je lui présentai mes mains pour montrer que je portais des gants avant de sortir délicatement le document de l'enveloppe. Je mis cette dernière de côté et posai le journal sur le bureau pour l'inspecter. La reliure en cuir marron était légèrement abîmée à certains endroits et particulièrement usée à d'autres. Le dos était dans un état similaire. Une puissante odeur de moisi me chatouilla le nez. J'espérais que les journaux n'avaient pas été endommagés par l'humidité.

— Où étaient-ils stockés ? demandai-je.

— Mon fils, Beck, les a récemment découverts dans une malle du grenier alors qu'il cherchait tout autre chose. Je ne les avais jamais vus auparavant, et il me semble que mon mari n'était pas au courant de leur existence, lui non plus.

Andrew Beckwith Long, que la plupart des gens appelaient Beck, aspirait à une carrière politique. Son père, lui aussi prénommé Andrew, avait enchaîné quatre mandats au Sénat. Il avait cependant annoncé récemment qu'il prendrait sa retraite une fois celui en cours terminé. Tout le monde avait cru que Beck remporterait facilement le siège de son père, mais un opposant solide s'était manifesté en la personne de Jasper Singletary, jeune trublion qui siégeait au conseil municipal. Singletary, qui affichait ouvertement son ambition, s'était montré très critique à l'égard des Long et de leur politique.

— M. Long et vous prévoyez de les ajouter à la collection des documents familiaux déjà en notre possession ?

— Oui, répondit-elle. Ils doivent être mieux préservés qu'ils ne l'ont été jusqu'à maintenant. Nous ignorons depuis combien de temps ils étaient dans ce grenier, et ils ont pu en souffrir. Nous n'avons pas voulu trop y toucher de peur de les abîmer encore plus. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à vous les apporter.

Elle marqua une pause.

— Vous savez forcément qu'Athena a connu des temps très difficiles durant la guerre de Sécession, avec une brève période d'occupation par les troupes de l'Union. Si Rachel Long en fait mention, son témoignage pourrait être utile aux historiens.

J'acquiesçai. Je n'avais qu'une connaissance parcellaire de l'histoire d'Athena durant cette époque troublée, mais j'avais eu droit, à l'école primaire, aux récits des déprédations causées par l'armée nordiste durant l'hiver 1863. Notre institutrice, Mme Bondurant, nous semblait si vieille que nous avons cru qu'elle parlait de son expérience personnelle. J'avais découvert plus tard, après avoir appris à mieux jauger l'âge des gens, que cette dernière n'avait que trente-huit ans et que son aïeule, une veuve confédérée, était à l'origine de ces histoires.

— J'imagine que certains étudiants en histoire seraient enthousiastes à l'idée de les consulter, dis-je. Ceux qui se spécialisent sur les États du Sud sont toujours en quête de sources pour leurs thèses et leurs mémoires.

— Formidable, commenta Mme Long. Mon fils et mon mari seront ravis de l'apprendre. Ce sont

tous les deux de grands lecteurs, en particulier lorsque les ouvrages parlent du Sud.

— Auriez-vous quelques instants pour que je procède à un examen rapide de ces textes ? m'enquis-je. Cela me permettra de vous donner une première estimation des travaux de conservation que nous pourrions avoir à mener.

Elle consulta sa montre.

— J'ai environ dix minutes avant de retourner à mon bureau.

— Très bien.

Je soulevai avec délicatesse l'épaisse reliure. Cette dernière était suffisamment souple pour que la couverture s'ouvre entièrement sans tirer sur le papier. Je plissai de nouveau le nez. Je ne tarderais pas à m'habituer à ces effluves, je le savais. Et plus on laisserait ces documents s'aérer, plus l'odeur se dissiperait.

La première page du journal ne comprenait que quelques mots manuscrits. La graphie était serrée mais élégante. Je reconnus le tracé légèrement incliné de l'écriture anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle. La propriétaire du journal s'appelait Rachel Adeline Afton, et était âgée de seize ans en date du 4 juillet 1854. La feuille était jaunie mais encore en bon état. J'en déduisis qu'il s'agissait d'un papier pur chiffon plutôt que d'une pâte à base de bois, moins chère. Celle-ci aurait déjà bruni et commencé à se désagréger des années plus tôt.

Je tournai prudemment les pages et jetai un rapide coup d'œil à leur contenu. Je ne repérai aucune tache d'humidité ou de moisissure. Hormis l'usure de la reliure, le carnet avait remarquablement bien résisté au passage du temps.

— Si les autres volumes sont dans un état similaire, tout devrait bien se passer, annonçai-je. Nous prendrons soin de les stocker dans des chemises d'archivage, mais le travail de conservation sera globalement minime. Les chemises sont fabriquées avec un papier non acide qui n'affecte pas le contenu.

— Ça me paraît bien, déclara Mme Long avec un bref sourire. Ces ouvrages doivent être accessibles sans aucune restriction, monsieur Harris. Nous voulons que les spécialistes puissent en exploiter le contenu pour leurs travaux d'étude.

Elle se leva et me tendit le sac qui contenait les autres tomes. J'en sortis les trois enveloppes restantes.

— C'est une excellente nouvelle, dis-je. J'informerai le département d'histoire dès que j'aurai approfondi mon examen.

— Ils sont déjà au courant. Le Pr Howell Newkirk compte parmi nos amis. Nous dînions avec lui hier soir, aussi lui en ai-je parlé.

— Je vois.

Je connaissais un peu le Dr Newkirk. C'était un homme âgé, irascible et arrogant. Il était sans aucun doute le plus éminent historien de la faculté d'Athena, et il le savait. Lorsqu'il voulait obtenir quelque chose, il l'exigeait... et parvenait généralement à ses fins. J'étais étonné qu'il n'ait pas déjà débarqué dans mon bureau pour demander à consulter ces carnets.

Mme Long sourit de nouveau.

— Je sais qu'Howell peut se montrer, disons, assez insistant. Mais je l'ai prié de vous laisser quelques jours pour vous occuper des journaux

avant d'envoyer un étudiant travailler dessus. D'autres personnes manifesteront peut-être également leur intérêt.

— Merci, dis-je. Je m'assurerai donc qu'ils soient prêts au plus tôt. Je vais les ajouter à l'annexe de votre attestation originale de donation, si cela vous convient.

— Oui, très bien, répondit-elle.

Elle hésita un instant avant de poursuivre, son regard planté dans le mien.

— Vous savez peut-être que mon fils, Beck, prévoit de se présenter aux élections dans un futur proche. Et qu'il fait face à certains obstacles. Rachel Afton Long était une femme extraordinaire. Plus les votants en sauront sur le parcours, les réussites et les triomphes de notre famille, plus ils tiendront à élire un membre de cette lignée.

Elle conclut ses mots par un hochement de tête avant de récupérer son sac à main et de partir.

Je contemplai la pile de carnets sur mon bureau. Pourquoi la maire pensait-elle que les écrits de Rachel Long étaient susceptibles d'influer sur un duel politique du XXI<sup>e</sup> siècle ?

Je me mis à l'œuvre sur les quatre volumes rédigés par Rachel Long sans cesser de m'interroger sur l'étrange remarque de la maire. Peut-être Rachel avait-elle accompli un acte héroïque durant la guerre de Sécession ? Même si c'était le cas, je me demandais en quoi cela aiderait Beck Long dans sa carrière. Je finis par conclure que l'esprit des politiciens fonctionnait différemment du mien et chassai la question de mon esprit.

En dehors de l'odeur de moisi, les livrets étaient en très bon état. Le problème le plus évident pour chacun d'eux tenait à leur reliure. Le cuir s'était desséché et fendillé. Dans l'immédiat, la meilleure chose à faire était de placer les ouvrages dans des cartons d'archivage.

Je déposai ces derniers sur une étagère à côté du bureau. Les journaux resteraient sous ma garde jusqu'à ce que j'aie terminé ma tâche. Après quoi je les rangerai dans la pièce attenante qui contenait l'essentiel du catalogue des archives.

Je n'avais plus qu'un quart d'heure avant de rentrer chez moi. Diesel descendit de son perchoir pour arpenter les lieux ; il avait parfaitement conscience de l'horaire. Lui aussi était ravi à l'idée de retrouver notre foyer. L'intense

concentration requise m'avait donné mal à la tête et au cou. Je constatai vite que je n'avais plus ni aspirine ni ibuprofène dans mes tiroirs.

Il me restait néanmoins une chose à faire avant que nous partions. Je voulais ajouter les ouvrages à l'inventaire de la collection de la famille Long et mettre à jour le catalogue en ligne de la bibliothèque. J'enregistrerais par la suite chacun des tomes mais, dans l'immédiat, une note suffirait.

Cela fait, j'éteignis l'ordinateur. Diesel m'attendait près de la porte.

Quelques minutes plus tard, nous descendions la rue en direction de la maison. Sous l'effet de la chaleur et de l'humidité de ce mois de septembre, nous arrivâmes tous les deux en nage. J'avais hâte de boire une boisson fraîche. Diesel, lui, fila vers la buanderie à peine la porte d'entrée ouverte.

Une fois dans la cuisine, je me débarrassai de ma veste et de ma serviette avant d'aller chercher le pichet d'eau stocké au réfrigérateur. Deux verres plus tard, je me sentis rafraîchi et hydraté. Diesel revint en gazouillant et se posta à mes pieds. Il leva les yeux vers moi en miaulant avec force. Je connaissais ce miaulement. Il fallait soit remplir ses gamelles, soit nettoyer sa litière. Il ne cesserait pas tant que le problème ne serait pas réglé.

Une fois mon devoir accompli et mon chat satisfait, je me resservis en eau et m'assis quelques minutes à la table de la cuisine pour me détendre.

La maison me paraissait bien vide. Ma fille Laura, désormais une femme mariée, avait déménagé en juin dans la maison de son mari, Frank Salisbury. Leurs noces avaient été un beau

moment, accompagné de rires et de quelques larmes. Durant toute la cérémonie, j'avais senti à mes côtés la présence de Jackie, ma défunte femme. Laura, tout comme Frank, était professeure au sein de la section théâtre de l'université d'Athena, et les cours les occupaient à plein temps. Je les apercevais de temps à autre sur le campus et ils venaient dîner chez moi une fois par semaine. Frank était quelqu'un de bien, et j'étais heureux pour ma fille. La présence de Laura me manquait cependant beaucoup, de même, je le savais, qu'à Diesel. Je crois qu'elle était son humain préféré après moi.

La sonnerie du téléphone de la cuisine rompit le silence. Je ne me précipitai pas pour répondre, car mes amis et ma famille m'appelaient généralement sur mon portable. J'envisageai un instant de laisser le répondeur s'enclencher avant de décider de décrocher, au cas où ce serait important.

— Monsieur Harris, enchaîna une voix de femme après que je me fus présenté, je m'appelle Kelly Grimes, je travaille à l'université d'Athena sur un projet autour de la famille Long. J'étais en train de consulter le catalogue en ligne de bibliothèque quand j'ai constaté que les archives avaient fait l'acquisition de plusieurs tomes du journal d'une certaine Rachel Afton Long...

Elle s'interrompt, le temps de reprendre sa respiration.

— J'ai la conviction que ces documents pourraient avoir un impact crucial sur mes recherches et je me demandais s'il me serait possible de les consulter dès ce soir.

— Le département est fermé jusqu'à demain, mademoiselle Grimes.

J'avais rapidement appris à respecter strictement les horaires officiels. Sans quoi les étudiants demanderaient vite à accéder aux archives en dehors des heures prévues.

— Ces documents n'ont été ajoutés que cet après-midi, précisai-je. Et ils ne sont pas en état d'être consultés par le public. Je vais devoir prendre le temps de les inspecter en détail pour m'assurer qu'ils supporteront ce type d'utilisation.

— C'est vraiment dommage. Combien de jours faudra-t-il, selon vous, avant que je puisse les étudier ?

Je compris à son ton que mes mots ne plaisaient pas à la jeune femme. Je pris le temps de réfléchir à ce que j'allais rétorquer.

— Les archives sont habituellement ouvertes trois jours par semaine, les lundis, mercredis et jeudis. Je n'y retournerai qu'après-demain pour travailler dessus. Il me faudra au moins deux journées avant de pouvoir rendre mon verdict.

— Vous êtes en train de me dire que je vais devoir attendre une semaine, jusqu'à lundi prochain, en fait, avant de savoir si je pourrai ne serait-ce que les *regarder* ?

Elle n'attendit pas ma réponse.

— Ça craint. J'ai des délais très serrés, et ça va me mettre dans la panade !

Son ton acerbe ne risquait pas de me rendre plus serviable. J'avais du mal à comprendre son insistance alors qu'elle ignorait l'existence de ces carnets jusqu'à ce jour. J'étais généralement sensible aux besoins des étudiants, je comprenais

la pression due aux échéances académiques. Cependant, les mauvaises manières de cette femme me rendaient moins flexible que d'habitude.

Je m'efforçai néanmoins de rester raisonnable.

— Les documents eux-mêmes constituent ma priorité absolue, fis-je d'une voix aussi calme que possible. Je dois m'assurer qu'ils soient correctement préservés, sans quoi ils ne seront utiles à personne. J'entends néanmoins que vous avez hâte de les consulter. Que diriez-vous de m'appeler au bureau des archives jeudi, disons en milieu de matinée ? Je verrai alors si je peux vous les montrer.

— J'imagine que je devrai m'en contenter. Merci, monsieur Harris. À jeudi, donc.

Le téléphone cliqueta à mon oreille tandis que ses paroles chargées d'irritation résonnaient dans mon esprit.

— Et tant pis pour l'amabilité, soufflai-je.

Diesel gazouilla et me pressa la cuisse de sa grosse patte. Je lui grattai le sommet de la tête. Il avait le don de percevoir quand quelque chose – ou quelqu'un – m'agaçait.

— Pas de quoi t'inquiéter, mon brave, lui dis-je.

Il m'observa quelques instants avant d'entamer le nettoyage en règle de sa patte avant droite, visiblement rassuré sur mon sort.

J'ouvris le congélateur à la recherche d'un ragoût. Ma gouvernante, Azalea Berry, s'assurait d'en conserver plusieurs en réserve pour les occasions où ni moi ni les autres occupants de la maison n'avions l'énergie de préparer à manger. J'allais passer la soirée seul. Mon fils, Sean, avait

prévu de dîner avec sa petite amie et collègue avocate, Alexandra Pendergrast, et je doutais de le revoir avant le petit déjeuner. Il passait de plus en plus souvent la nuit au domicile d'Alexandra, ces derniers temps, et je m'attendais à ce qu'ils m'annoncent bientôt leurs fiançailles.

J'étais ravi pour Sean, car Alexandra était une femme merveilleuse, et je savais qu'elle adorait mon fils. Je m'étais néanmoins habitué à avoir mes enfants à la maison, et nos échanges quotidiens allaient me manquer. Il me restait tout de même mes deux pensionnaires. Justin Wardlaw était à présent en première année à l'université d'Athens, où il obtenait des résultats exceptionnels. J'étais aussi fier de lui que s'il avait été mon propre fils, et je n'avais pas vraiment hâte qu'il obtienne son diplôme. Lui aussi volerait alors de ses propres ailes, et je serais triste de ne plus l'avoir à mes côtés.

Mon autre pensionnaire, Stewart Delacorte, ne paraissait pas pressé de s'en aller. Il faisait désormais partie de la famille. Pas vraiment comme un fils, plutôt comme le jeune frère que je n'avais jamais eu. Sa nouvelle relation avec le taciturne agent Bates semblait leur convenir, même si je les voyais rarement tous les deux. Stewart n'avait jamais évoqué la possibilité qu'ils habitent un jour ensemble. Sans doute, suspectai-je, parce que Bates hésitait à afficher publiquement son orientation sexuelle. Cela ne me regardait évidemment pas, mais je leur souhaitais d'être heureux même sans partager un foyer.

L'évocation de toutes ces relations me rappela que je n'avais pas appelé Helen Louise Brady,

ma moitié. Le terme sonnait un peu bizarrement, mais pas plus que « petite amie ». J'avais la cinquantaine passée, et l'idée d'avoir une petite copine à mon âge semblait un peu puérile. Je n'en aimais pas moins Helen Louise de tout mon cœur, et elle me le rendait bien. Nous n'avions pas encore parlé mariage, mais cela viendrait. Sean et Laura l'adoraient tous les deux, et je savais intuitivement que Jackie, mon épouse disparue, aurait approuvé. Jackie, Helen Louise et moi avions grandi ensemble à Athena, et nous nous étions liés d'amitié dès l'enfance.

Je pris conscience que j'étais debout, les yeux dans le vide face au congélateur, la tête baignée d'air froid. Je reportai mon attention sur les plats empilés sur le côté gauche. Je savais que le plus ancien serait sur le dessus – Azalea avait un système de rangement bien à elle –, et je m'en saisis pour le déposer sur le plan de travail afin qu'il décongèle un peu.

Diesel se dressa sur ses pattes arrière pour tenter de toucher le plat du bout de sa patte. Quand je lui demandai d'arrêter, il me fusilla du regard avant de s'éloigner, la queue en l'air. J'ignorais s'il était capable de détecter la présence de poulet dans une préparation congelée, mais il s'intéressait toujours de près à ce que je mangeais. Je n'aurais jamais dû l'habituer à recevoir des morceaux de nourriture quand j'étais à table, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Le carillon de la sonnette me fit sursauter. Je regardai ma montre. Qui pouvait bien passer chez moi à 17 h 30 ? Je n'attendais personne.

Je jetai un coup d'œil par le judas. En voyant de qui il s'agissait, j'envisageai un instant de faire comme si je n'avais rien entendu, alors même que la sonnette retentissait de nouveau. Les bonnes manières l'emportèrent néanmoins, et j'ouvris la porte.

— Bonsoir, Marie, dis-je. Quel plaisir inattendu.

*Un peu comme de trouver un serpent à sonnettes sur le pas de sa porte, en fait.*

Marie Steverton était professeure au sein du département d'histoire de l'université, spécialisée en parcours de femmes. Elle maniait ses convictions féministes à la manière d'une matraque et ne remportait pas beaucoup d'adhésion avec ses discours dénués de toute subtilité. Je croyais fermement à l'égalité entre les sexes, mais j'avais le sentiment que Marie faisait plus de tort que de bien à la cause.

Les yeux levés au ciel, elle me dépassa pour s'engouffrer sans y être invitée dans le hall d'entrée. Un comportement typique de sa part, qui ne me surprit donc pas. Je refermai la porte derrière elle.

— Que puis-je faire pour vous, Marie ?

— Pour commencer, faites en sorte que ce monstre poilu garde ses distances ! lança-t-elle avec un geste en direction de Diesel.

Celui-ci s'était reculé dès qu'il l'avait recon nue. Il ne l'aimait pas. Mais j'imaginai que rares étaient les créatures, à deux comme à quatre pattes, à réellement apprécier Marie.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous n'avez rien à craindre de mon chat, répondis-je.

Je croisai les bras et répétai ma question en la fixant dans les yeux.

Elle soutint mon regard.

— Je veux accéder aux journaux intimes de Rachel Long. Un accès exclusif. Et je ne tolérerai aucun refus !

La demande de Marie était si délirante que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Je savais qu'elle détestait que l'on se moque d'elle, mais c'était plus fort que moi.

Elle s'empourpra.

— Comment osez-vous vous esclaffer ainsi devant moi ? Je vais immédiatement informer le président de l'université de votre comportement absolument indigne et révoltant.

— Allez-y. Faites-vous plaisir, rétorquai-je avec un regard noir. Votre requête est ridicule. Je ne peux pas accorder d'accès exclusif au contenu des archives. Vous le savez aussi bien que moi.

— Vous pourriez si vous le vouliez, répliqua Marie. Vous êtes comme tous les autres vieux machistes de l'établissement. Vous ne supportez pas l'idée qu'une femme puisse accomplir quoi que ce soit d'important ! Ces carnets me permettraient d'établir solidement ma réputation.

J'avais un peu de peine pour elle, car je savais qu'elle courait désespérément après sa titularisation.

Son temps était compté : elle avait déjà passé six ans en tant que chargée d'enseignement à Athena, après trois emplois du même genre sur

trois autres sites. Une monographie de qualité augmenterait ses chances d'être définitivement nommée à son poste, mais elle se sabotait toute seule. J'avais entendu dire qu'elle adoptait la même attitude agressive avec ses étudiants, ce dont témoignaient ses évaluations. Les mots « tact » et « diplomatie » ne faisaient pas partie de son vocabulaire. Sa consœur au sein du département de littérature anglaise était son exact opposé, parmi les femmes les plus respectées et les professeures les plus appréciées du campus. Elle était obligée de refuser des étudiants chaque semestre pour respecter le règlement de l'université sur le nombre d'élèves par enseignant. Marie ne rencontrait pas ce problème. La fréquentation de ses cours, en dehors des heures obligatoires, n'en attirait qu'un petit nombre.

— Non. Même si je le voulais, ce n'est pas dans mes attributions. Seule la famille Long pourrait décider d'en limiter ainsi l'accès. Vous devrez vous adresser à madame la maire, mais je doute qu'elle accepte votre requête.

— Nous verrons bien ! lâcha Marie d'une voix triomphale. Mme Long fera ce que je lui demande, et j'aurai le plaisir de vous faire admettre votre erreur.

Elle repartit vers la sortie en me poussant presque et s'éloigna d'un pas aussi rapide que ses courtes jambes le lui permettaient, laissant la porte ouverte derrière elle.

Je refermai le battant en ravalant un certain nombre de commentaires peu élogieux – mais mérités – à propos de mon invitée surprise.

J'entendis Diesel lâcher un gazouillis suivi de grondements. Je ne pus me retenir de sourire. Les bonnes manières félines ne l'empêchaient visiblement pas de maudire Marie dans la langue des chats.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu viens de dire, lui assurai-je lorsqu'il cessa. C'est la personne la plus grossière et la plus cavalière que j'ai eu le malheur de rencontrer.

Je retournai à la cuisine pour mettre le plat à réchauffer dans le four. Diesel me précéda, espérant probablement avoir droit à quelques morceaux de poulet.

— Il va falloir patienter, mon brave, lui dis-je en réglant la température.

Mon petit compagnon fit demi-tour et sortit de la pièce en grognant.

Je lui emboîtai le pas et montai l'escalier jusqu'à ma chambre au premier étage. Il était temps de quitter mon costume pour une tenue plus décontractée : tee-shirt, pantalon de survêtement et pieds nus. Tout en me changeant, je repensai à l'étrange remarque de Marie Steverton à propos de la maire.

Comment pouvait-elle être certaine que Mme Long accéderait aussi facilement à sa demande ? Quel genre d'influence une chargée d'enseignement non titularisée pouvait-elle avoir sur la maire d'Athena ? Ça semblait totalement saugrenu. Si j'en jugeais par ma propre conversation avec Mme Long plus tôt dans la journée, il était peu probable que sa famille décide de réserver l'accès des journaux à une seule et unique personne. Ça paraissait contre-productif. D'après

ce que j'avais compris de la situation, les Long souhaitaient, pour une raison encore obscure, que tout le monde puisse accéder à ces carnets.

Je redescendis tranquillement l'escalier tandis que Diesel restait allongé en travers de mon lit. Cela faisait presque quarante minutes qu'il n'avait pas fait la sieste ; l'heure du repos n'avait que trop tardé. Je savais qu'il débarquerait dès que j'aurais sorti mon dîner du four.

Je n'arrivais pas à me sortir de la tête la menace de Marie, aussi improbable soit-elle. Quel lien pouvait-elle avoir avec la maire ? Elle n'était arrivée en ville que six ans plus tôt. Je savais, cela dit, qui interroger sur d'éventuels secrets compromettants : Melba, ma vieille amie et collègue.

Melba Gilley, ma défunte femme Jackie et moi avions tous les trois grandi à Athena. Et à la suite de mon retour plusieurs années auparavant, Melba et moi avions renoué. Elle était l'assistante du directeur de la bibliothèque de l'université, et je la croisais au moins trois fois par semaine puisque nous travaillions dans le même bâtiment. Melba connaissait pratiquement tous les habitants de la ville. Et s'il y avait un lien entre Mme Long et Marie Steverton, elle serait au courant. Ou ne tarderait pas à en apprendre davantage.

Je sortis mon téléphone portable pour appeler Melba chez elle. Elle répondit au bout de trois sonneries.

Elle m'écouta patiemment lui raconter les événements de l'après-midi et ma rencontre tendue avec Marie.

— Quel lien pourrait-il y avoir entre elles ?  
Melba se mit à rire.

— C'est facile, Charlie. Elles ont étudié ensemble à Sweet Briar il y a quarante ans. Marie s'imagine peut-être que Lucinda et elle sont super copines parce qu'elles sortent de la même fac privée, mais Lucinda n'a aucune patience avec les imbéciles. Et je n'en ai jamais rencontré de pire que Marie. Elle se croit toujours plus importante que les autres. Ce qui ne fait que démontrer l'étendue de sa stupidité.

Je pouffai. Les oreilles de Marie devaient siffler.

— Tu sembles bien connaître Lucinda Long.

— Mais oui, assura Melba. J'ai travaillé pour elle durant sa première campagne et je n'ai pas cessé de la soutenir depuis. Elle a fait plus pour cette ville que tous les vieux de la vieille qui tenaient les rênes avant elle.

Je décidai de croire Melba sur parole, car je n'habitais pas ici, à l'époque. J'étais de toute façon trop avisé pour prendre le risque de la contredire.

— Elle n'accordera aucune attention à cette idiote, ajouta-t-elle. Tu n'as pas de souci à te faire.

— Merci, dis-je. J'espère qu'après avoir été rabrouée par la maire Marie me laissera tranquille. Je n'ai pas envie qu'elle revienne piquer une crise chez moi sous prétexte qu'elle n'a pas obtenu ce qu'elle voulait.

— Au cas où Lucinda ne l'aurait pas calmée, passe un coup de fil au Dr Newkirk. Il ne supporte pas Marie et il n'aura qu'un mot à dire pour que le directeur du département d'histoire agisse. Il s'assurera qu'elle ne t'embête plus.

— C'est bon à savoir.

Je connaissais la réputation du Dr Newkirk, et le fait qu'il s'agissait d'un ami proche des Long

me rassurait sur ma capacité à me montrer ferme avec Marie sans craindre son courroux. Je n'avais pas l'intention de l'empêcher d'accéder aux journaux, mais il n'était pas question de la laisser agir comme s'ils lui appartenaient.

— Assez parlé de Marie, dit Melba avec un petit rire. Quand est-ce que vous choisissez une date de mariage, Helen Louise et toi ?

Je levai les yeux au ciel tout en sachant qu'elle ne pouvait pas me voir. Il ne servirait à rien de s'agacer face à Melba ; elle était incorrigible et en faisait un motif de fierté.

— Je ne doute pas que, quand nous le ferons, tu en seras informée dans les trois secondes, répondis-je. La CIA aurait beaucoup à apprendre de toi et de ton réseau d'espions.

— Qu'est-ce qui te dit qu'ils n'ont pas déjà fait appel à nos services ? rétorqua Melba. Je remarque que tu as dit « quand ce sera le cas » et non « si c'est le cas ». J'en conclus que tu te prépares à lui faire ta demande un de ces jours. J'espère simplement que ce sera avant qu'il te faille un déambulateur pour entrer dans l'église.

— Continue comme ça, et tu ne verras plus Diesel pendant une semaine, rétorquai-je sur un ton que j'aurais voulu sévère.

— Ce serait un traitement des plus cruels, et tu sais bien que Diesel ne serait pas d'accord. Bon, je crois qu'il est temps que je raccroche et que j'aille m'occuper du dîner. À mercredi !

Je posai mon téléphone sur la table, le sourire aux lèvres. Melba adorait saisir la moindre occasion de me taquiner, et j'en étais venu à la considérer comme la sœur que je n'avais jamais eue.

Je jetai un coup d'œil au four. Ce n'était pas encore prêt, mais une dizaine de minutes de plus devrait suffire. Je me préparai une salade et me servis un verre de thé glacé. J'essayais d'arrêter les sodas allégés, ce qui signifiait boire plus de thé. Je buvais aussi beaucoup d'eau, mais j'avais besoin de caféine.

Tout en mangeant ma salade, je songeai de nouveau à Rachel Afton Long et à ses journaux intimes. Pourquoi cet intérêt intense et soudain pour ses écrits ? Une étudiante, puis une professeure avaient insisté pour mettre la main dessus. Je me demandai si Kelly Grimes était une élève de Marie. Cela risquerait de compliquer un peu plus la situation. Je m'efforcerais de ne pas m'y retrouver mêlé, mais elles ne me laisseraient pas nécessairement le choix.

Les ouvrages de ce genre constituaient une source d'information importante pour l'histoire des femmes. Le plus célèbre de l'époque de la guerre de Sécession était sans doute celui de Mary Boykin Chestnut. Son mari, James, avait été sénateur de Caroline du Sud avant la guerre. Il était plus tard devenu conseiller auprès du président Jefferson Davis et général de brigade dans l'armée confédérée. Les Chestnut fréquentaient les plus hauts cercles de la société, et les observations de Mary sur la vie dans le Sud avant, durant et après la guerre de Sécession, fournissaient une excellente vision du quotidien des femmes durant cette période.

Si les carnets de Rachel Long s'avéraient aussi riches en contenu que ceux de Mary Chestnut, je ne doutais pas que les spécialistes de l'histoire du

Sud et les intellectuels féministes voudraient les lire. Je devinais que Marie Steverton souhaitait exploiter les documents en vue d'une future publication. Une manière d'augmenter ses chances d'être titularisée.

La décision d'une éventuelle édition ne me revenait pas. Je n'étais que le gardien des documents d'origine et j'étais déterminé à ce qu'ils soient conservés et préservés comme il se devait, peu importe qui travaillerait dessus.

Diesel réapparut en miaulant dans la cuisine à la seconde où je déposai la grande casserole sur le dessous-de-plat au centre de la table. Mon chat faisait toujours preuve d'un timing impeccable – et d'un odorat infallible – pour tout ce qui touchait aux repas.

J'eus à peine le temps de garnir mon assiette que le téléphone mural sonna. Je le regardai fixement. À quoi allais-je avoir droit, cette fois ?

Diesel se mit à miauler, prêt à recevoir son bout de poulet.

— Attends, mon brave. Tu auras droit à un morceau dans une minute. Là, c'est trop chaud, de toute façon.

Je décrochai le combiné tout en gardant un œil sur mon compagnon. On l'avait déjà vu sauter sur la table dans sa quête constante de bonne chère.

— Monsieur Harris, ici Lucinda Long. Navrée de vous déranger chez vous, mais je voulais m'entretenir avec vous d'un récent changement.

À cet instant, je n'aurais eu aucun remords à projeter Marie Steverton au fin fond de l'enfer. Elle n'avait visiblement pas fini de me causer des ennuis.

Je m'efforçai de ne pas laisser paraître mon irritation au moment de répondre à Lucinda Long :

— Pas de problème, madame la maire. Que puis-je faire pour vous ?

Je m'imaginai en train de fabriquer une poupée vaudoue représentant Marie et d'y planter des épingles.

J'entendis la maire soupirer.

— C'est un peu embarrassant, mais j'ai été contactée par une vieille amie, quelqu'un avec qui j'ai étudié sur les bancs de Sweet Briar il y a bien des années. Elle a montré de l'intérêt pour les journaux que je vous ai confiés aujourd'hui... Je crois comprendre qu'elle s'est déjà adressée à vous, ajouta-t-elle après une courte pause.

— Oui, Marie est passée me voir tout à l'heure, confirmai-je. Elle a beaucoup insisté pour obtenir un accès exclusif aux documents, et j'ai dû lui expliquer que cela ne dépendait pas de moi.

— Votre réponse était tout à fait juste, m'assura la maire. Malheureusement, Marie peut se montrer têtue lorsqu'elle veut quelque chose. Et elle ne comprend pas toujours que le fonctionnement du monde ne change pas uniquement pour ses beaux yeux.

— Oui, c'est l'impression que j'ai eue, dis-je avec une pointe d'ironie.

— J'aimerais aider cette ancienne amie de fac, car je sais à quel point c'est important pour elle. Pour être franche, elle ne m'a pas vraiment laissé le choix, mais là n'est pas la question...

Elle marqua une nouvelle pause.

— D'un autre côté, j'ai bien conscience de sa réputation à l'université d'Athena, et cela me fait légèrement hésiter à honorer sa demande.

Le Pr Newkirk lui avait sans doute dit beaucoup de mal de Marie. D'après Melba, il n'avait guère de respect pour elle ni pour ses qualités d'historienne.

— Je vois. Comment voudriez-vous que je gère la situation ?

Pas question de faciliter les choses à la maire. Je n'avais aucune envie de me retrouver à mon tour dans une situation embarrassante et j'estimais que la décision lui revenait. Je m'y conformerais, quelle qu'elle soit.

L'incertitude s'entendait dans la voix de Mme Long quand elle répondit :

— Mon mari souhaite toujours voir les carnets exploités comme il se doit par des historiens et des étudiants qualifiés, et moi aussi. J'aimerais néanmoins donner une chance à Marie, au regard de ses besoins et de ses intérêts. Et je dois régler rapidement la question, car beaucoup d'autres sujets réclament mon attention...

Elle s'interrompt, et j'attendis en silence qu'elle reprenne.

— Que diriez-vous du compromis suivant : Marie pourra disposer d'un accès exclusif aux journaux pendant trois semaines, proposa-t-elle.

— Si c'est ce que vous voulez, c'est ce que nous ferons, répondis-je. Je dois cependant porter deux points importants à votre connaissance. En premier lieu, je ne travaille aux archives que trois jours par semaine, car c'est tout ce qui est permis par le budget de la bibliothèque. Par ailleurs, je ne peux autoriser le Dr Steverton ni qui que ce soit d'autre à sortir les journaux de nos locaux. À moins que vous ne soyez prête à accorder une telle permission et à en assumer les conséquences. Des photocopies seront peut-être faisables, mais je ne peux vous le garantir.

— Le plus important pour mon mari et moi est que les carnets soient soigneusement conservés, m'assura-t-elle d'une voix ferme. Si vous acceptiez de travailler aux archives cinq jours par semaine durant les trois prochaines semaines, je suis certaine que mon mari s'arrangerait avec le directeur de la bibliothèque pour couvrir les frais.

J'étais sincèrement surpris que, vieille amie de fac ou non, la maire déploie autant d'efforts pour Marie. Elles avaient dû être vraiment proches et l'étaient peut-être même encore, pour ce que j'en savais. Il faudrait que j'en discute plus avant avec Melba. Dans l'immédiat, la maire attendait ma réponse.

— C'est envisageable, dis-je. Il me faudra informer Teresa Farmer que je ne pourrai pas effectuer mes heures de bénévolat du vendredi à la bibliothèque municipale durant ces trois semaines. Mais je sais qu'elle comprendra.

Teresa était une amie, et j'étais sûr qu'elle n'émettrait pas d'objection. Ces coups de pouce que je donnais à la bibliothèque m'étaient néanmoins précieux, et je savais que l'équipe, tout comme les usagers, regretterait de pas voir Diesel, qui m'accompagnait chaque fois.

— Je ne peux pas vous dire à quel point j'apprécie votre flexibilité dans cette affaire.

Même si l'on n'était jamais sûr de rien avec les politiciens, la gratitude de la maire semblait sincère.

— Une dernière chose, dis-je. Il serait préférable que la période d'accès exclusif du Dr Steverton ne démarre que la semaine prochaine. Je vais avoir besoin de quelques jours pour établir l'état exact de chaque volume et effectuer le travail de préservation nécessaire.

— Cela me paraît justifié. Marie en tiendra compte. Je m'en assurerai. Merci encore, monsieur Harris.

Je n'étais pas de bonne humeur au moment de me rasseoir pour manger.

*Merci, Marie Steverton.*

Diesel vint immédiatement poser une patte sur ma cuisse pour me signifier qu'il avait suffisamment attendu pour goûter au poulet. J'en trouvais un petit morceau et m'apprêtais à le lui donner quand je remarquai que le plat contenait des oignons. Ceux-ci étaient nocifs pour les chats ; je ne pouvais pas laisser Diesel manger de cette viande.

— Désolé, mon brave, ça ne te ferait pas du bien.

Je me levai pour ouvrir le réfrigérateur. J'y trouvai une boîte de blancs de poulet que je passai au micro-ondes pour les réchauffer.

— Une minute, Diesel ! lançai-je à l'impatient félin qui miaulait piteusement entre mes jambes.

Je repris mon repas tout en lui distribuant la viande. Diesel était ravi, moi pas. Passer trois semaines avec Marie dans mon bureau ne me faisait guère envie. Sa présence hostile allait créer une atmosphère tendue, et je savais que Diesel le sentirait et en serait perturbé. Le laisser à la maison pendant tout ce temps aurait été pire encore pour lui. Je songeai cependant qu'il pourrait descendre voir Melba dès qu'il aurait besoin de faire une pause. Une option qui me serait malheureusement inaccessible, car il me faudrait garder un œil sur Marie pendant toute la période. Je ne pouvais exclure la possibilité qu'elle agisse de manière assez stupide pour compromettre l'état des carnets.

Je pris alors conscience qu'une autre complication m'attendait. Kelly Grimes. Elle m'avait contacté en premier pour accéder aux écrits de Rachel Long. Elle serait forcément très contrariée de découvrir que Marie avait priorité sur elle pendant les trois prochaines semaines. Encore une perspective qui n'avait rien pour me réjouir.

Mais si ça ne plaisait pas à Kelly Grimes, elle n'aurait qu'à solliciter à son tour l'intervention de la maire, après tout !

Jamais, jusqu'à maintenant, je n'avais eu à gérer une situation aussi compliquée vis-à-vis de l'accès aux archives. Étudiants et professeurs passaient de temps en temps pour consulter des

documents, et j'avais même reçu un enseignant détaché d'une autre université venu travailler sur place pendant deux mois. Mais jamais de compétition entre plusieurs personnes pour les mêmes ouvrages.

*Ça ne sera que pour quelque temps*, me rappelai-je à moi-même.

Je devais bien être capable de passer trois semaines à proximité de Marie Steverton sans l'étrangler ni lui fendre le crâne.

Je terminai mon repas et débarrassai la table. Diesel me réclama encore du poulet, mais je lui répondis d'une voix ferme qu'il n'y en avait plus. Il me dévisagea un moment avant de s'éloigner au trot vers la buanderie. Des bruits de mastication me parvinrent aux oreilles pendant que je déposai mon assiette et mon saladier dans le lave-vaisselle.

Je me sentais fébrile. Pour une fois, l'idée de m'allonger confortablement avec un bon bouquin ne me faisait pas envie. Helen Louise était occupée dans sa boulangerie, et je devrais attendre plus tard dans la soirée pour pouvoir lui parler. D'ici là, j'avais plusieurs heures devant moi.

Rien ne me tentait à la télévision, ce soir-là. J'aurais évidemment pu regarder le DVD d'un de mes films préférés mais ça ne me disait rien non plus. Je finis par m'installer dans mon bureau avec mon ordinateur portable pour chercher des informations sur Internet à propos de Rachel Afton Long. Étant donné l'intérêt qu'elle suscitait chez autant de gens, il me semblait bienvenu d'en apprendre plus sur sa vie avant de me mettre au travail sur ses carnets.

Je commençai par le catalogue en ligne de l'université. J'avais une vague idée du contenu de la collection familiale des Long au sein des archives, mais il me fallait l'appréhender dans ses moindres détails. L'inventaire ne contenait que des en-têtes génériques, mais ma prédécesseure, Eulalie Estes, avait établi un guide de recherche. Celui-ci n'était pas encore numérisé ; je devrais attendre de retourner au bureau pour le consulter. La collection comprenait peut-être des lettres ou d'autres documents en lien avec Rachel, mais je ne le saurais qu'en me plongeant moi-même dedans.

Je dénichai dans le catalogue une biographie de Rachel, écrite par une certaine Angeline McCarthy Long, l'épouse du petit-fils de Rachel. Publié à compte d'auteur et inclus dans la collection empruntable, l'ouvrage ne faisait que soixante-dix-huit pages. Il pourrait néanmoins s'avérer utile pour mieux poser le contexte. Je remarquai alors la mention associée au texte : « Perdu ».

Agaçant. Mais la collection des Long au sein des archives en contenait peut-être un exemplaire. Par curiosité, je décidai de me connecter à la page d'administration du catalogue qui me donnerait accès à d'autres éléments non accessibles au public.

Ce que je découvris me troubla. La mention « Perdu » avait été ajoutée un peu plus tôt dans la journée.

*Simple coïncidence ?*

Ou fallait-il voir quelque chose de suspect dans la disparition de ce livre ?